

Personne n'est parfait...

La première fois que je suis allé à l'hôpital pour mon propre compte, et pas pour faire une visite, je devais avoir 7 ans, peut-être 8. On était en été. J'avais escaladé un pré très pentu et j'avais fait le mariole.

J'ai toujours eu une propension à faire le mariole !

« Attention attention », j'avais crié à la cantonade, « je vais débarouler ! ».

Le débaroulage consiste à s'allonger au sol et à rouler sur soi-même jusqu'en bas d'un plan incliné. Tout le monde se tapait royalement que je débaroulasse ou pas : les vaches qui me regardaient d'un œil morne, les sauterelles, les grillons, la gent à chitine qui pullule dans les herbes, les vers de terre, les taupes... nul être vivant, vraiment, n'en avait quoi que ce soit à cirer !

C'est probablement cette indifférence générale sous un chouette soleil d'été qui m'a coûté une aile. J'ai pris trop de vitesse, mon corps tournoyait comme un tapis qu'on déroule à la volée, j'ai eu peur, j'ai voulu freiner en m'agrippant quelque part.

J'ai senti un « crac ! » dans mon avant-bras gauche dont je me souviens encore.

Je me suis relevé, le cœur au bord des lèvres, et je suis allé, tout flageolant, brandir mon abatis amoché sous le nez de mon père. Il a fait la grimace parce que son salopaud de gamin lui bousillait un beau dimanche d'été, il m'a fourré en maugréant à l'arrière de la 4 cv et on est partis pour l'hôpital. En chemin, il s'est arrêté chez un rebouteux qui tenait un bistrot en espérant, sans trop y croire j'espère, que mon poignet était seulement foulé, ou bien que j'avais un squelette élastique et que mon os ne demandait qu'à se remettre en place. Ce couillon de rebouteux a tiré un grand coup sur ma patte esquinée et moi qui, jusque là, m'étais fait une fierté de rester impassible, je me suis mis à gueuler comme un putois qu'on jette dans l'eau bouillante.

On m'a plâtré, puis déplâtré, et j'ai oublié l'hôpital.

L'expérience de la plupart d'entre nous se résume à un épisode de ce genre.

L'archipel ignoré

L'hosto, le vrai, c'est pour plus tard, quand on sera tellement vieux que ça nous sera parfaitement égal de traîner dans un lit ou dans un autre, d'ailleurs, si ça se trouve, avec un peu de chance, on n'ira jamais !

On montera au ciel sans passer par la case douleur, sans payer son tribut à l'angoisse...

On se réveille un beau jour avec deux grandes ailes plumeuses dans le dos, comme dans un film de Disney, on grimpe dans l'azur, on passe les premières étoiles, on traverse la Voie Lactée et on tombe sur un barbu porteur de clés dont on devine tout de suite qu'il est le portier de l'Éternité.

Salut Barbu, y paraît que t'as une place pour moi !

Sympa, non ?

Le seul ennui, c'est que la vie, la mort, ça marche pas tout à fait comme ça.



Je le sais, bien sûr, tout le monde le sait, mais pourquoi se faire de la bile ? Pourquoi gâcher les beaux dimanches d'été ? Le malheur vient à son heure et chacun souhaite, au fond de son cœur, qu'il vienne à point d'heure, comme disait ma grand-mère borgne, quand j'allais lui rendre visite, longtemps après que j'eusse quitté les vaches, les prés, que j'eusse effacé l'ennui des dimanches d'été vitrifiés par le soleil des beaux jours.

J'arrivais à la tombée de la nuit, le dernier bus était passé depuis longtemps, elle ne m'attendait plus et lorsque je frappais à sa porte, elle s'exclamait avec une surprise joyeuse et une pointe de regret parce qu'elle savait qu'arrivant si tard je ne resterais pas longtemps :

« Oh te voilà mon grand ! Tu arrives à point d'heure ! »

Je la serrais dans mes bras.

Elle est partie depuis un bout de temps chez le barbu aux clés !

Les tuiles finissent toujours par tomber. On garde ça au fond de notre cerveau depuis le paléolithique, quand les ours affamés rôdaient à l'orée des cavernes.

On a fait la peau des ours, mais on n'en a pas fini pour autant avec les prédateurs. Les virus, par exemple, sont des clients autrement plus coriaces que les fauves préhistoriques ! Plus on en tue, plus il en arrive, et il en sera ainsi jusqu'à la fin des temps ! Puisqu'il est dit que c'est une lutte sans issue, autant s'enfouir la tête dans le sable, pas vrai ? Autant faire semblant que rien de fâcheux n'arrivera jamais !

Voilà pourquoi l'Hôpital est un archipel ignoré dont les îles mystérieuses ponctuent les villes de la planète.

On ne sait pas vraiment ce qui se passe derrière des murs d'hosto et, franchement, on s'en passe même si, de temps à autre, le débat sur la santé publique connaît un coup de chaud. Nul n'a envie de baguenauder à l'hôpital à l'exception des toubibs, des infirmières, des aides soignantes, des agents administratifs, bref de toutes celles et de tous ceux qui font marcher cette étrange machine, mais ces gens-là sont sans doute un peu spéciaux parce qu'aucun quidam sensé n'aurait le projet de vivre le plus clair de sa vie penché sur les misères humaines...

De temps à autre, il faut bien rendre visite à la cousine Mimi, par exemple, qui s'est cassée la margoulette en descendant du trottoir, ou à Tonton Germain, qu'a chopé une vilaine poconose²¹... Alors on y va, à regret. À l'entrée, le gardien nous remet le plan du labyrinthe, on s'oriente comme on peut dans un dédale de bâtiments souvent construits dans l'urgence, on suit deux trois couloirs bordés de portes énigmatiques en pressant le pas, des fois qu'en jaillirait un diable cornu et ricanant, on arrive à la chambre dans laquelle cousine Mimi ou Tonton Germain est allongé sur le dos en attendant que ça se passe.

On frappe, on entre sans attendre de réponse, on lance : « Bonjour Mimi, alors, qu'est-ce qui t'es arrivé ? » On lui fait une bise rapide sur le front, on pose un paquet de biscuits sur la table de nuit et on s'assoit du bout des fesses dans un fauteuil de moleskine à accoudoirs chromés.

On plaisante comme on peut sur les appareils qui font bip bip, on disserte sur la pluie et le beau temps ; si on sait que c'est pas grave, on lance d'une voix gonflée d'un optimisme passablement faux derche : « Alors tu sors quand ? » et puis on se tire en courant.

Personne n'est parfait !



Zinzin !

Jacques Grison, avec qui j'avais déjà fait deux bouquins, m'avait raconté qu'il travaillait pour le Rire Médecin depuis plusieurs années. Je le voyais venir avec ses pataugas et quand il me racontait ses pérégrinations hospitalières à la remorque des clowns, je faisais exprès de regarder ailleurs.

Des clowns à l'hosto, ça me paraissait branque.

Pour moi, les clowns c'était Zavatta : le vieux, Achille, avec son nez rouge et son petit chapeau qui rigolait sur les affiches. Je l'avais croisé une fois, en viande, à l'époque où il était encore vivant. J'ai toujours aimé les clowns et pour moi il n'existait pas d'autres clowns que les clowns de cirque. À la télévision, on voyait Devos mais la télé ça n'est que de la télé, n'est-ce pas, elle montre un coup la tête un coup les pieds, on ne voit pas grand chose à la télé, on n'entend pas grand chose non plus, il ne s'élève pas du poste cette bonne odeur de crottin frais qui flotte, parfois, après un numéro équestre.

Ils arrivent dans la lumière ronde des projecteurs de leur démarche de canards, ils agitent la main vers la dentelle noire de la foule qui festonne les gradins.

Bonjour les petits enfants !



On leur colle des baffes, on leur balance des seaux d'eau à la figure.
Ça va les petits enfants ?
On les barbouille de mousse à raser avec un pinceau à coller les affiches.
Plus fort, j'entends pas !
Deux ou trois voix pointues traversent l'obscurité.
Bonjour les downs !
Au cirque, je n'aimais qu'eux parce qu'ils sont amicaux, parce qu'ils sont généreux, parce qu'ils se moquent d'eux-mêmes. Je n'avais guère de goût pour les trapézistes qui se balancent dans l'espace. Zoooooomm, d'un côté, Zoooooomm de l'autre, et hop ! looping, les bras tendus vers un partenaire qui semble se dérober.
L'attrapera, l'attrapera pas...
Les trapézistes, les acrobates prennent leur pied à foutre la pétoche à la foule crédule qui lève le nez vers le haut du chapiteau.
Les dresseurs, pareil, sans compter que coller sa tête dans la gueule d'un tigre, c'est pas idéal pour l'hygiène !
Vous ne me croyez pas ? ... Posez la question à votre dentiste !





Le placard aux Rogatons

« Tu verras, me disait Grison, *ce sont des gens formidables* ».

Plus je l'écoutais, plus je le soupçonnais de vouloir m'attirer dans une histoire chargée de bons sentiments. Or il se trouve que je n'aime pas du tout les bons sentiments et encore moins les gens qui débordent de bons sentiments. Je les suspecte d'avoir quelque chose d'horrible à se faire pardonner, d'embobiner les gens.

Je suis un peu parano ?

Sans doute !

Personne n'est parfait !

Ce sont de vrais artistes ! insistait Grison.

Venant d'un autre ça m'aurait fait ricaner ! Ok Charlie, d'authentiques artistes !

Comme ma tante Sophie, qu'on appelait entre nous : Sophie Neuneu. Elle peignait des hortensias sur des bouts d'Isorel que lui refilait René, son mari menuisier. Tout ce qu'il entreprenait était bancal !

Placards à vaisselle : bancals !

Bibliothèques pour ranger le catalogue Manufrance et l'almanach Vermot : bancals !



Penderies, tablettes, rayonnages : bancales !

Entre nous, le René ne carburait pas qu'à l'eau de source et lorsqu'il quittait la table, vers une heure et demie, son horizon avait un peu de gîte !

Ma mère nous emmenait chez Sophie, ma sœur et moi, le dimanche après-midi.

Après avoir avalé un café lavasse, après avoir dégluti, tant bien que mal, des biscuits un peu rances ou qui tombaient en miettes, on était censés s'ébaudir aux bouquets peints que nous dévoilait le maître. « *Ouh là là, tes roses, Sophie, on dirait qu'elles sont vraies !* »

On aurait mieux fait de lui avouer que ses compositions étaient moches à crever parce qu'elle en profitait invariablement pour refiler un ou deux chef-d'œuvres à ma mère. « *Pour décorer ta maison !* » « *Oh non...* » « *Mais si, mais si...* » « *Non, non !...* » « *Fais pas ta mijaurée, allez, c'est de bon cœur !* »

Et pour finir, qui c'est qui se coltinait les trois panneaux d'Isorel enveloppés dans du papier kraft froissé et jurait entre ses dents tout le long du chemin qui bordait la voie ferrée ? ...

Les hortensias de Neuneu disparaissaient dans le placard aux rogatons dont je continue à croire qu'il ouvrait directement sur le Néant parce qu'une fois qu'un objet avait été rangé dedans il ne remontait plus jamais à la surface.

Dans la nasse !

Qu'un type comme Grison m'assure que les clowns étaient des artistes m'intriguait parce que l'animal sait mieux que personne ce que c'est qu'être artiste.

« Ah bon, Grison, des artistes ? »

Il m'avait dit que le Rire Médecin était une association loi de 1901 et pour moi association rime avec amateurs et amateurs avec dilettantes.

Je sais, pour la rime c'est pas ça mais ne soyez pas mesquins !

J'imaginais des clowns dilettantes qui épanchaient leurs cœurs trop grands sur des enfants trop malades pour les envoyer bouler.

« Des artistes, vraiment, tu crois ? »

L'une des vertus de Grison c'est de ne jamais lâcher le morceau. Tous les six mois, il en remettait une couche : « Tu sais, pour les vingt ans du Rire Médecin, on va faire un bouquin. »

Je faisais l'innocent.

« Un bouquin, pas possible ! »

« Un vrai livre, avec des photos et des textes. »

« Des textes ? »

« Des textes ! »

« Et qui c'est qui se chargera de ces textes ? »

« Ben toi, andouille ! C'que tu peux être niais ! »

Grison m'a entraîné dans le bureau de Marc Avelot.

Je n'avais pas dit mon dernier mot ! S'il croyait que j'allais me coucher comme ça. J'ai fait des chichis, des grands et des petits. Ils se noyaient dans un océan de bienveillance.

« Vous savez, je pleurnichais, je sais pas si je tiendrai le coup face à des enfants malades. »

Marc ne disait jamais non. « C'est une question, en effet !... En avez-vous une autre ? »

Sur le visage de Grison flottait un sourire d'imbécile de plus en plus heureux !

Il savait que j'étais frit.

Et Caroline, qui croisait dans le coin tout à fait par hasard, le savait aussi !

Un matin, je me suis retrouvé à la cafétéria de Necker, avec Michel Buquet dit Président Agacuk et Anne Vissuzaine alias Docteur Claudia Chou-fleur. Voilà comment j'ai fini par arpenter les îles d'un archipel que je voulais ignorer.

Ça m'a changé bien sûr, je m'en doutais un peu !

C'est chiant de changer, ça fatigue de voir les choses en face.

J'aurais préféré garder la tête dans le sable sous un éternel soleil d'été. Personne n'est parfait, pas vrai ?

Trop tard Gaspard ! Ces gosses qui se battent contre un destin féroce m'ont taillé une encoche dans la mémoire ! Que je le veuille ou non, désormais ils sont avec moi et je suis avec eux.

Ah non vraiment, personne n'est parfait !



21. La poconose est une sale maladie qui n'existe pas. Voilà une bonne nouvelle qui illumine une journée !